

L'importance des choses inutiles et périlleuses
Carrefour international de théâtre. Québec, du 26 mai au 13 juin 2009

Jacqueline Bouchard

Number 229, November–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, J. (2009). Review of [L'importance des choses inutiles et périlleuses / *Carrefour international de théâtre. Québec, du 26 mai au 13 juin 2009*]. *Spirale*, (229), 46–47.

l'homme, dans le texte de Catherine Mavrikakis cette obsession de l'invisible associe Dieu et histoire, la Shoah à l'éclipse de Dieu. Amy dira : « *Je crois n'avoir été qu'une réverbération de ce ciel mauve, sans Dieu, de ce ciel gros des gaz des usines de Flint ou de Dearborn.* » Nous ne pourrons en finir avec le jugement de l'histoire que lorsque nous aurons réussi à purger le ciel de l'air. Car ce ciel, en fait, n'en est pas un, ce n'est qu'une masse d'air finie qui ne possède plus rien de l'infini des Cieux religieux. Il n'y a rien au-delà de l'air, le ciel n'est fait que d'un ensemble de particules, et ce ciel vide est celui du judaïsme que la barbarie sans nom de la Shoah a rendu impossible, c'est aussi celui de la chrétienté qui n'a pas résisté à la modernité. Ce ciel désenchanté appartient aux hommes et ils ne savent qu'en faire, sinon en respirer l'air vicié ou le parcourir comme le fait Amy, devenue cette pilote de ligne sans conviction qui pourrait, rappelle-t-elle, faire à tout moment s'écraser son avion bondé de passagers, sans remords. La seule esquisse de solution à cette errance de globe-trotter mélancolique, elle l'a trouvée en Inde, où ni la pollution immonde du Gange, ni l'odeur infecte de cette atmosphère remplie des particules de corps que les Hindous immolent au bord du fleuve sacré ne parviennent à corrompre la pureté de ces rituels de deuil. Le Gange emporte les morts, laissant les vivants en paix avec eux-mêmes.

La mère de tout

S'enfonçant dans une terre meuble qui restitue les corps disparus, écrasée par un ciel empoisonné par

les cendres des morts, la banlieue se révèle plus mince et fragile qu'on n'aurait jamais pu l'imaginer. Ses habitants deviennent méprisables, car ils sont coupables de croire encore au visible et à la réalité matérielle, demeurant insensibles à l'histoire qui se refoule et à la mémoire qui s'accumule et se condense autour d'eux en ombres de grands-parents et en poussières d'holocauste. Mais ces personnages se montrent également étrangement vulnérables dans leur maladresse à saisir le réel. « *Les morts continuent leur existence. Et c'est bien là toute la tragédie des vivants, ne pas pouvoir vivre dans l'ignorance de ceux qui sont venus avant eux. C'est bien là mon terrible fardeau que d'être née dans ceux qui ne sont plus et de ne rien faire pour eux. Sauf accepter de les entendre se plaindre et hurler. Quand cela finira-t-il? Et comment empêcher ma fille de porter en elle les morts qui ne se décomposent pas?* »

Parce que dans ce roman, le ciel et la terre sont immenses et menaçants et parce qu'ils écrasent leurs habitants, minuscules entre les deux, on se doit de remarquer à quel point *Le ciel de Bay City* possède une filiation avec l'imaginaire américain de la difficile occupation du territoire face à l'immensité de la nature et à ses déchaînements. À cette exception que ce territoire n'est plus uniquement géographique, il est psycho-géographique, historique et familial. Impossible à habiter, il ne peut être occupé que dans l'errance, dans ce parcours géographique qui tente l'impossible pour faire coexister le refoulement et l'apaisement.

Amy n'est ainsi pilote que pour se maintenir en mouvement, cherchant un moyen de réunir à nouveau le ciel, la terre, les morts et les vivants. Mais y a-t-il seulement un espoir de sortie? Le roman nous donne une piste à travers la figure de la mère qui s'esquisse dans le personnage d'Amy devenue adulte. Par ses nombreux déplacements, Amy construit peu à peu cette figure originale d'une mère affectueuse et bienveillante qui souhaite littéralement prendre l'air dans ses bras pour en apaiser les cendres et qui visite le camp d'Auschwitz dans l'espoir d'apaiser le souvenir des millions de morts qui chargent l'atmosphère du lieu. Le personnage d'Amy ne sera apaisé que lorsqu'il sera devenu cette mère totale qui veille sur cette lignée et qui, parce qu'elle a transité par les camps d'extermination, excède sa seule famille pour s'étendre à toutes les victimes de l'histoire. Une telle figure de mère est-elle seulement possible ou ne peut-elle jamais demeurer que de l'ordre du fantôme? La suspension de la distinction entre le réel et l'imaginaire dans le récit fait tomber cette question, ou plutôt la condense comme dans un rêve, dans une scène finale horrible, impossible et émouvante à la fois, que je ne raconterai pas ici, pour ne pas ruiner le plaisir du lecteur et aussi parce que le rêve duquel cette scène provient ne nous appartient pas, nous qui demeurons inexorablement englués dans cette réalité de la banlieue nord-américaine, dans ce quotidien propre et constamment neuf où l'histoire refuse d'adhérer et où les guerres et les atrocités de l'histoire ne nous atteignent que dans la distance d'un rêve télévisé, dans le meilleur des cas. ☹

THÉÂTRE

L'importance des choses inutiles et périlleuses

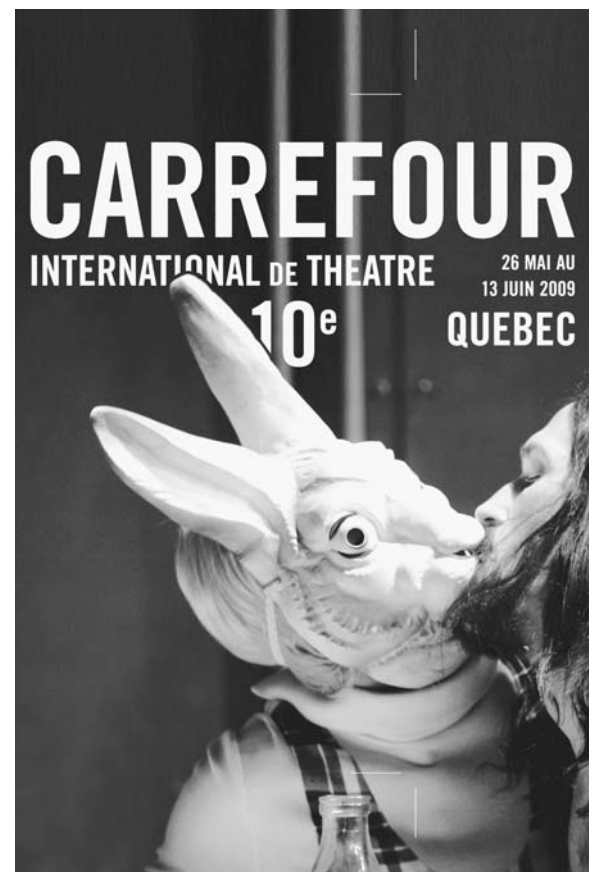
PAR JACQUELINE BOUCHARD

CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE

Québec, du 26 mai au 13 juin 2009.

Le Carrefour international de théâtre fête en 2009 ses dix ans en embrayant sur une fréquence annuelle et devenait ainsi le seul événement de théâtre contemporain au Québec fonctionnant à ce rythme. Pour souligner ce fait marquant, on annonçait un programme sous le signe des retrouvailles, des complicités, des rencontres coups de cœur puisées dans les éditions antérieures. De l'émotion, en somme. Mais il y a autre chose. Sous la direction artistique de Marie Gignac, le Carrefour entame sa deuxième décennie animé d'une énergie nouvelle.

Les trois dernières années ont été mouvementées : après l'épisode de 2006 où la survie de la manifestation fut mise en péril, il y a eu le départ de Brigitte Haentjens à la codirection artistique puis, en 2008, une neuvième édition dans le souffle des célébrations du 400^e anniversaire de Québec. À l'heure des bilans récents, on dresse le portrait d'un festival mature qui s'est acquis la confiance du public et qui, pour cette raison, peut se permettre de prendre des risques. C'est le rôle du Carrefour, dit Marie Gignac, d'explorer des avenues diverses qui contribuent à développer la curiosité des gens. L'organisation bénéficie par ailleurs de l'appui de



la Ville de Québec. Sous la gouverne de son « maire-Soleil » proactif, le bouillonnement ludique de la cité semble inépuisable. Et s'il y a quelque chose du « baroque XVII^e » dans cette effervescence, le théâtre a maintenant, comme à cette époque glorieuse, son rôle à jouer. Quel est-il ? En tout cas, c'est moins dans les jardins royaux que sur la voie publique qu'il fait son œuvre.

Dans cette veine, on pense aux nombreuses activités gratuites, aux représentations hors les murs ou des sentiers battus, tels les onze Chantiers ou constructions artistiques (Tectonik, en collaboration avec Premier Acte) de la relève. La popularité de ces lectures, laboratoires ou spectacles plus ou moins achevés est à la hausse auprès d'un auditoire varié. Parmi plusieurs œuvres de valeur, citons un *Macbeth* loufoque mais authentique (La compagnie Ecknobul, France) présenté en extérieur et un bouleversant témoignage sur le conflit israélo-palestinien, *L'Affiche* (Hôtel_Motel, Montréal). On peut dire de l'événement 2009 que c'est une aventure réellement ouverte, multiple, qui suscite la participation d'un public hétérogène.

Où tu vas quand tu dors en marchant... ? remporte ici la mise malgré la pluie : l'affluence n'a cessé de croître en dépit de retraits sporadiques dans le parcours, par mesure de sécurité. La production reviendra donc par acclamation en 2010. Un des fleurons de cette « grande fête du théâtre » chère à Marie Gignac, ce spectacle est un rejeton de la rencontre Québec horizon culture. La création de Frédéric Dubois embrasse les deux niveaux de la ville et plusieurs disciplines artistiques dans une exploration de la cité et de nos fantasmes nocturnes. Le théâtre ouvre la voie en Haute-Ville avec les très touchants *Jardins secrets* de Véronique Côté : diverses histoires concoctées à partir d'une cueillette anonyme de confidences et livrées chacune dans l'intimité, sous les étoiles, et sur un lit, à une personne spectatrice. Cela se poursuit dans la falaise, où Dubois passe la main à l'artiste visuelle Claudie Gagnon pour une descente au milieu de ses *Apparitions* dans l'Enfer de Dante, suite de tableaux rabelaisiens sur les péchés capitaux. S'ensuit un cheminement au milieu d'un boulevard, ensommeillé par les sculptures sonores (du concepteur Pascal Robitaille) parsemées le long des étapes d'une *Dormance mécanique*. Plus loin, les autobus de Frédéric Dubois avalent par brassées les spectateurs : *Avancez en arrière* pour un safari d'horreur dans les zones troubles de la ville où vous attendent marginaux et clandestins. Les vitrines animées du scénographe Sébastien Dionne (*Noctambleu*) sur la rue commerciale Saint-Joseph et la noce participative du chorégraphe Harold Rhéaume (*La Noce*) terminent la virée. Le succès du tentaculaire mais fort bien maîtrisé *Où tu vas quand tu dors en marchant... ?* aura inspiré ce commentaire à la directrice artistique : « *Je n'ai jamais été aussi fière d'être directrice du Carrefour.* »

Par ailleurs, deux œuvres en particulier ont été source de plaisir et d'ébahissement, la première faisant davantage consensus que la seconde auprès du public. À la suite de *Long Life* (Carrefour 2006) et *Revidents* (Carrefour 2004), le metteur en scène Alvis Hermanis (The New Riga Theatre, Lettonie) séduit son public

avec *The Sound of Silence, The concert of Simon and Garfunkel of 1968 in Riga that never took place* : une longue rencontre de trois heures où la musique seule du duo prend la parole, spectacle aussi indicible, étonnant et fascinant en cela que *Long Life*. Il s'agit d'ailleurs des mêmes personnages, au même endroit, mais quarante ans plus tôt, dans l'euphorie de toutes les découvertes des années soixante, de toutes les libertés, et surtout de tous les espoirs. La pièce interroge le pourquoi de notre échec, à tous, à changer le monde. Usant de métaphores et d'objets savoureusement symboliques que les comédiens manipulent à travers des scènes et une gestuelle par ailleurs très concrète, Hermanis oscille constamment entre la caricature et la vérité. Il brosse un portrait particulièrement juste d'une génération qui réinventait déjà sa vie tout en l'expérimentant, celle d'une jeunesse candide, maladroite, et terriblement convaincue de son innocence et de sa vérité. Hermanis n'a pas connu cette époque, mais il construit sa nostalgie autour de la chute d'un rêve qu'il remet sur la table, sans accuser personne, mais en se désolant ferme sur la platitude actuelle de la société. On ne le suit pas toujours, hors scène, dans la noirceur presque cynique de ses propos, mais il nous entraîne tous dans le sillage nostalgique d'un rendez-vous manqué avec un monde meilleur, surtout ceux qui en rêvaient en 1968.

La pièce de Hermanis trouve un écho silencieux dans *Les Marchands* (dernière œuvre de la trilogie de Joël Pommerat, Compagnie Louis Brouillard, France) alors que c'est la voix hors champ, monocorde, de la protagoniste qui narre ici ce qui est acté, une narration que l'on a l'impression de lire plutôt que d'entendre. Les personnages, eux, s'expriment presque uniquement au moyen d'une pantomime étrange, un peu à la manière du langage des sourds-muets. L'emphase de leurs gestes, leur précision et leur lenteur, minutieusement et subtilement exagérées, instaurent un rythme hypnotique. Et ces gestes ne corroborent pas toujours ce que dit la voix hors champ. Nous voilà exactement à l'envers du *flower power*, dans un univers noir d'ivoire et blanc de titane, à la David Lynch. Le décor d'Éric Soyer est vaste, nu, carré. Ses éclairages superbes et tragiques dessinent les entrailles d'une usine, l'obscurité d'un appartement déprimant ou la luminosité éclatante d'un *penhouse*. Ils esquissent des gens, peignent des silhouettes, découpent les personnes en ombres chinoises. L'environnement sonore très présent de François Leymarie donne à l'ensemble toute sa texture, tantôt d'acier, métallique et terrifiante, tantôt chuchotée ou chantée. Les scènes se suivent, semblables aux cases d'une bande dessinée séparées par un espace, car les spectateurs sont plongés dans le noir entre chaque tableau. L'histoire, racontée par une des deux « amies », est celle de deux femmes et de leurs proches dont la vie, et celle de toute leur communauté, dépend de leur emploi (ou non) à l'usine d'armement locale. Ceux qui n'y travaillent pas sont discriminés. Les marchands, ce sont eux : ils vendent à leur employeur leur force de travail, leur santé, leur progéniture, leur mode de vie, bref, ce qu'ils ont et ce qu'ils sont. L'œuvre suggère que la vraie vie est ailleurs, après la mort, là où vivent les esprits. C'est un univers glauque et froid, écrit et traduit avec une rare intensité par Joël

Pommerat. Si le propos n'est pas nouveau, sa mise en scène est absolument unique et saisissante. Le texte, l'imagerie et la sonorité structurent une œuvre poétique surprenante qui ne laisse personne indifférent.

Outre ces deux pièces, la compagnie belge La Fabrique Imaginaire revient en doublé avec son inoubliable *Tragédie Comique*, présentée dès la première édition en 1992, et sa création récente, *Voyage, premier épisode* : deux œuvres qui jonglent avec le théâtre et le rêve en brouillant nos repères. Robert Lepage fait un huitième malheur au Carrefour avec *Éonnagata*, bâti autour de Charles de Beaumont, dit le Chevalier d'Éon, diplomate du XVIII^e siècle à l'identité sexuelle ambiguë : la danse, avec une performance physique étonnante de Lepage, prend ici le relais de son opéra burlesque de 2008. L'ancienne codirectrice artistique du Carrefour, Brigitte Haentjens, fait de l'émotion son matériau. Sa *Douleur exquise* d'une rupture amoureuse, d'après le travail de l'artiste visuelle et auteure française Sophie Calle, nous inonde et nous traverse, incarnée de manière époustouflante par Marie-Andrée Cadieux. Christian Lapointe (Québec) et Gilles-Poulin Denis (Saskatoon) fouillent le malaise de jeunes adultes. Lapointe, avec un texte coup-de-poing de Mathieu Arsenault dans la lignée de Réjean Ducharme, brasse fidèlement la cage dans *Vu d'ici*, où Jocelyn Pelletier nous tient en haleine. Le *Rearview* de Gilles-Poulin Denis nous entraîne dans un *road trip* aux couleurs des années 1960. La perte de repères physiques au cours d'une longue virée nocturne et le réveil dans un motel à l'aube évoquent un état de crise, le passage initiatique à la vie adulte.

Finalement, la question de l'identité revient comme un leitmotiv dans ce Carrefour international de théâtre. Il y a une quête d'authenticité, un ébranlement des certitudes, une peur de l'échec qui émergent des spectacles de la relève. Mieux, avec le malaise individuel ou social qui colle à cette recherche de sens, on découvre un jeune théâtre qui s'inspire des années soixante qu'il n'a point vécues, aussi bien dans ce qu'elles comportent d'idéalisation que d'embourgeoisement en germe. Le théâtre est politique... mais de quelle manière ? En clôture du festival, la table ronde *L'identité, une œuvre individuelle et collective* accueillait un auditoire avide de réponses à des questions existentielles. C'est ainsi que le biologiste Cyrille Barrette, aux côtés de Brigitte Haentjens, Christian Lapointe et Marie Piemontèse (*Les Marchands*), se voyait interrogé avec insistance concernant des problématiques d'identité et de sens ! La science peut-elle mieux que l'art répondre à ces questions ? Le Carrefour vécu à plein suscite un mélange d'euphorie et, dirais-je, de saine inquiétude. Il est bon que le théâtre remue les choses. À travers lui, la vie se ressent à la fois belle et inquiétante. La peur, l'angoisse et le désarroi nous la font découvrir comme une expérience unique et privilégiée. L'art, dit Cyrille Barrette, est comme le sport extrême : antinaturel. Lorsque nous cessons d'accomplir nos activités animales, de simplement survivre, nous faisons des activités « inutiles », voire dangereuses, qui défient notre instinct de conservation. Cela est profondément et exclusivement humain, et cathartique dirais-je, comme le théâtre. ☺